

Les bases militaires américaines rendent les pays MOINS sûrs | Dr Arta Moeini

Dr Arta Moeini, directeur général des opérations américaines et directeur de la recherche à l'Institut pour la paix et la diplomatie, aborde le réalisme radical, la puissance régionale et les limites de l'hégémonie mondiale. La conversation traite de la Chine, de l'Iran, de la neutralité, des puissances moyennes, de l'Ukraine, d'Israël, de la stratégie américaine, de la dépendance de l'Europe envers les États-Unis, et des raisons pour lesquelles un monde post-unipolaire pourrait être davantage façonné par les régions, les cultures et les civilisations que par un système global unique. Liens : Institute for Peace and Diplomacy : <https://peacediplomacy.org> Neutrality Studies substack : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil :

<https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatages : 00:00:00 Introduction à Arta Moeini et à l'IPD 00:01:48 Réalisme radical et politique mondiale 00:04:19 En quoi le réalisme radical diffère du néoréalisme 00:09:18 La Chine, la culture et l'hégémonie mondiale 00:16:08 Le pouvoir au-delà des chars et du PIB 00:19:34 Les puissances moyennes et la multinodalité 00:24:57 La neutralité aux confins des empires 00:34:07 Les perturbateurs régionaux américains et les alliances 00:40:39 Les réseaux d'élites et les mauvais choix d'État 00:44:57 L'Europe, l'OTAN et l'influence américaine 00:51:35 L'avènement du monde post-unipolaire

#Pascal

Bienvenue dans l'émission.

#Arta Moeini

Bonjour. Ça fait plaisir d'être de retour, cette fois en personne, un verre à la main.

#Pascal

Cette fois, on se voit en personne, alors santé à ça! Arta, tu travailles à l'Institut pour la Paix et la Diplomatie, un groupe de réflexion nord-américain. Peux-tu nous dire très brièvement de quoi il s'agit et ce que tu y fais?

#Arta Moeini

Alors, l'Institut pour la Paix et la Diplomatie est un groupe de réflexion réaliste, basé à Washington et à Toronto. Nous sommes une plateforme nord-américaine qui essaie de voir le monde à travers le prisme du continent, à travers la perspective de l'Amérique du Nord. Notre travail porte beaucoup

sur les régions, et surtout sur le rôle que jouent les régions et la géographie dans la politique mondiale. Nous cherchons aussi à remettre en question l'interventionnisme de la politique étrangère américaine, ainsi que le rôle de l'idéologie dans cette politique. Donc, nous nous concentrons beaucoup sur la grande stratégie des États-Unis, sur la politique américaine, et sur ce qui pousse le pays à rester impliqué dans différentes parties du monde. Et puis, nous essayons aussi de faire évoluer la discussion sur la nature du système international, sur son fonctionnement, et de relier entre elles différentes questions autour de ce thème. En somme, nous sommes un institut académique, un centre de recherche qui travaille aussi sur les politiques publiques — c'est comme ça qu'on se définit. Et comme je l'ai mentionné, notre approche est très axée sur le réalisme. Voilà.

#Pascal

Alors dites-moi, à grande échelle, comment pensez-vous que les relations internationales fonctionnent ?

#Arta Moeini

Parce que nous essayons tous de comprendre pourquoi la politique mondiale est ce qu'elle est, et comment les États fonctionnent.

#Pascal

Quelle est votre approche pour donner du sens au chaos qu'on observe en ce moment ?

#Arta Moeini

Je pense qu'une grande partie du problème qu'on a eu, c'est simplement une question d'habitude. Les gens ont appris à voir le monde d'une certaine manière. Ils ont exercé un certain métier, ils font partie d'un certain réseau. Et ils refont les mêmes choses encore et encore, même quand ça ne marche pas. Alors, au lieu de se concentrer sur les raisons idéologiques, sur le « pourquoi » — sur l'idéologie qui a souvent guidé la politique étrangère des États-Unis et nos actions dans le monde — je pense qu'il faut plutôt se recentrer sur ce qui a toujours été là : le rôle des éléments concrets, comme la géographie, la culture, l'histoire. Les relations internationales, en tant que discipline, ont été créées au vingtième siècle, en gros. Et elles portent encore tout le poids de ce siècle-là, avec ses biais, comme le positivisme, puis plus tard, l'utilitarisme.

Je veux dire, il y en a beaucoup, de ça. Mais au-delà de tout ça, je pense qu'il faut revenir aux fondamentaux. Le monde, c'est un ensemble de systèmes multiples, de pays multiples, d'États multiples, mais aussi de civilisations multiples qui structurent la planète. Tout ça est lié à des géographies, à des cultures. Ces civilisations ont toujours interagi. Parfois, elles se sont livrées à de grandes guerres. Parfois, elles ont construit de grandes paix. La vraie question, c'est : comment interagissent-elles, et comment peuvent-elles partager ce monde ? Comment peuvent-elles trouver

un modus vivendi ? Et je crois qu'une grande partie de nos théories actuelles ne saisissent pas ces éléments de base, ces mécanismes fondamentaux par lesquels ces réseaux multiples de systèmes, de pays, de nations et de peuples interagissent. À la place, on a tendance à projeter notre propre vision du monde sur le reste de la planète.

#Pascal

Vous vous décrivez comme un réaliste radical, c'est bien ça ? Oui. Alors, en quoi le réalisme radical est-il différent, disons, du réalisme offensif à la Mearsheimer ?

#Arta Moeini

Alors, d'abord, le réalisme radical — et j'insiste sur le mot « radical » — vient du latin, qui renvoie aux racines, aux causes profondes. Donc, c'est un réalisme qui cherche à comprendre les causes à la base des choses, la manière dont elles fonctionnent à un niveau fondamental, élémentaire. En gros, il faut revenir à ce qui compte vraiment : les régions, les peuples, les cultures, et la façon dont tout cela interagit. On ne peut pas faire du réalisme dans le vide, avec juste quelques indicateurs et deux ou trois acteurs qui évoluent isolément. Et ensuite, on appelle ça la compétition entre grandes puissances, en disant : « Voilà, c'est comme ça que le système international est structuré. »

Cette approche porte en elle un certain globalisme, un certain universalisme, qui, en fait, part du principe que puisque le monde est anarchique, toutes les nations doivent maximiser leur puissance. Et donc, ça voudrait dire qu'elles doivent contrôler le monde entier, ou au moins empêcher les autres pays d'être puissants, même dans leurs propres régions, non ? Oui. Alors, de mon point de vue — et je respecte beaucoup le travail de John Mearsheimer —, sa théorie a un vrai pouvoir explicatif quand on se concentre sur des régions précises. Mais je pense qu'elle perd de sa force quand on l'applique à l'échelle mondiale. Parce que je ne crois pas — et c'est là que ma position est un peu provocatrice — qu'il existe un système global. Il n'y a pas de système global. Nous ne vivons pas dans un système global.

Nous ne vivons même pas dans le monde, en fait. Nous vivons dans des endroits du monde, et la plupart du temps, nous ne sommes pas aussi connectés les uns aux autres qu'on le croit. On vit sur différents continents, dans différents lieux, au sein de différentes civilisations et formes culturelles qui façonnent notre vision du monde. Notre perception de la réalité change donc selon l'endroit où l'on se trouve, selon la manière dont on conçoit nos principes de base, nos normes et nos valeurs. Tout cela compte. Et avec le temps, comme nous sommes des peuples différents, nous développons aussi des formes différentes de culture stratégique. Le problème avec le nouveau réalisme, ce n'est pas seulement le réalisme offensif, mais le réalisme en général, c'est qu'il est, à mon sens, très utilitariste. Surtout le nouveau réalisme, qui se concentre presque exclusivement sur les conditions matérielles.

Combien de chars avez-vous ? À quoi ressemble votre PIB ? Ce sont les mesures du pouvoir. Et ensuite, si vous êtes assez puissant, si on vous considère comme suffisamment puissant dans le cadre de cette théorie, alors vous êtes forcément conduit à la guerre. Parce que vous ne pouvez pas partager ce monde, parce que vous êtes toujours dans l'insécurité. Ou bien vous êtes entraîné dans une compétition sécuritaire. Oui, une compétition sécuritaire, exactement. Et cette compétition, pour être juste, est censée empêcher la guerre d'éclater, d'une certaine manière, parce qu'elle devient une forme de dissuasion des deux côtés. Mais le principe fondamental, c'est que le monde est quelque chose à conquérir, par l'un ou par l'autre. C'est très hobbesien, dans le sens où... il n'y a pas d'hégémon ultime.

Il n'y a pas d'autorité suprême. Nous sommes dans une situation anarchique. Et le résultat de cette situation, c'est une forme de chaos. Un monde où chacun agit pour soi. Je pense que cette vision est fondamentalement erronée, pour plusieurs raisons. D'abord, elle empêche de comprendre que la Chine, par exemple — l'un des grands concurrents stratégiques de notre siècle — ne va pas du tout se comporter comme l'Amérique l'a fait au vingtième siècle. La Chine est un pays fondamentalement différent, avec une culture stratégique différente, et une vision du monde profondément distincte. Elle ne cherche pas à devenir une puissance hégémonique mondiale. Elle ne se voit pas comme telle.

#Pascal

Les réalistes du pouvoir dur, ou les réalistes offensifs, diraient évidemment : non, non, non, c'est juste une façade, ils font semblant parce qu'ils sont trop faibles. Mais une fois qu'ils seront assez forts, ils feront exactement la même chose. Voilà, ce sera l'extrait.

#Arta Moeini

Exactement. Et l'histoire nous montre que la Chine a eu l'occasion de parcourir le monde et de devenir la première puissance coloniale maritime. Qu'a-t-elle fait ? Elle a brûlé tous ses navires, parce qu'elle voulait rester sur place. Parce que la culture chinoise, dans ce cas précis — je ne suis pas un expert de la culture chinoise, je parle plutôt au niveau des cultures en général —, la culture chinoise, donc, avait compris quelque chose que, je crois, certains conservateurs en Amérique et en Europe commencent seulement à comprendre aujourd'hui. C'est que, quand on devient un empire mondial, on est forcément amené à interagir avec les autres, et on finit par se diluer. On doit se mélanger, s'adapter, faire toutes sortes de compromis. Et au bout du compte, on devient une culture multiculturelle.

Les Chinois ne voulaient pas devenir, dans ce sens-là, une société multiculturelle. Ils pensaient qu'ils étaient supérieurs aux autres, sur ce plan. Alors pourquoi aller perdre le cœur même de ce qu'ils sont ? C'était une question d'identité. Je pense que l'orientation fondamentale d'une puissance maritime comme l'Amérique, mais aussi du Royaume-Uni, est très différente de celle des puissances continentales. On le voit bien à travers les différences entre les puissances eurasiennes, les

puissances du cœur continental et les puissances maritimes. Mais il y a aussi, sur le plan culturel, les formes de civilisation, les types de philosophies qu'on a développés, qui changent profondément la manière dont on conçoit le monde. Voilà, c'est juste un exemple. C'est une petite raison parmi d'autres pour laquelle je ne pense pas du tout que la Chine suivra le même chemin que l'Amérique.

Mais au-delà de ça, l'autre raison, c'est que si on voit le monde uniquement en termes utilitaristes, on fait semblant, encore une fois, d'avoir cette capacité. Ou alors, si on l'a vraiment, on va toujours chercher à dominer la planète. Alors que, selon moi, c'est justement ça qui devrait te donner de la sécurité. En réalité, agir ainsi te rend d'abord très vulnérable, parce que tu vas vider ton propre cœur de sa substance. Tu vas faire toutes sortes de bêtises, prendre des décisions absurdes, et te lancer dans des guerres insensées. Et pendant ce temps, tu vas négliger ton pays, affaiblir ton foyer. Et une fois que tu es affaibli chez toi, il devient difficile de garder ton statut, même comme puissance régionale, sans parler d'une puissance capable d'influencer le monde. Et puis, franchement, j'ai du mal à comprendre à quel point on s'est coupés de notre propre histoire.

Parce que si on regarde comment les régions fonctionnent vraiment, on a déjà toutes ces informations sur les empires et sur la façon dont ils ont agi dans le passé. L'équilibre des puissances, qui est une théorie importante du réalisme, comme vous le savez, c'est quelque chose qui se produit naturellement, n'est-ce pas ? Ce n'est même pas irrationnel, bien sûr. Ça se produit naturellement, parce que les anciens empires, qui correspondent aux anciennes civilisations, s'équilibrent entre eux. Le domaine d'une civilisation s'arrête à un certain point, et là, plusieurs civilisations partagent les mêmes espaces, elles entrent en contact. Et on voit, par exemple, l'Empire ottoman et l'Empire perse, toujours en parallèle, d'une certaine manière, en train de s'équilibrer mutuellement.

Tant que les deux conservent un certain niveau de puissance, le système reste stable. Ça, c'est pour le volet politique. Maintenant, le volet géographique. On l'a bien vu pendant la guerre avec l'Iran : il est extrêmement difficile de renverser le gouvernement iranien. Pourquoi ? Parce qu'ils se sont préparés à ce type de conflit pendant quarante-sept ans. Et surtout, ils ont su tirer parti de leur géographie — les côtes et les montagnes. L'Iran, c'est une forteresse. Mais ce n'est pas à cause de la République islamique. C'est pour ça qu'on parle de l'Iran comme d'un État de civilisation depuis des millénaires : parce que, quels que soient l'empire, la composition ethnique, l'idéologie, la philosophie ou la religion qui ont dominé ce territoire, il a toujours su se maintenir, d'une manière ou d'une autre.

Et d'autres pays ont eu beaucoup de mal à la conquérir ou à la diviser. C'est pareil pour d'autres empires qui ont su durer, qui ont eu de la continuité et de la résistance. Donc, il y a la géographie, mais aussi la culture, et les gens qui y vivent — ils ont une culture, une langue, une manière d'être. Tous ces éléments comptent en politique internationale, ou même en politique tout court, parce qu'ils influencent la façon dont ces cultures vont interagir entre elles. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a de l'anarchie, mais pas de chaos. C'est là que se trompent les nouvelles écoles réalistes. Mais moi, je me considère comme un réaliste convaincu.

Et trouver un équilibre entre l'anarchie et la compétition sécuritaire à l'intérieur des régions, tout ça, c'est bien réel. Notre erreur, c'est d'avoir globalisé le schéma historique que le réalisme nous propose. Ce schéma, à l'origine, est régional, limité, et fondé sur des sphères d'influence. En passant de ces sphères régionales à une situation mondiale, on se retrouve, je pense, dans une situation très problématique. On en vient à croire que, si nous ne dominons pas les autres, si nous ne sommes pas le premier pays, l'hégémon mondial, alors nous ne sommes ni sûrs ni en sécurité. En réalité, la plupart des États sont sûrs et en sécurité, tant qu'ils disposent de l'essentiel : une géographie protectrice, une géographie défensive, une résilience structurelle qui vient de la résilience de leur société, et qui s'ancre dans une véritable forme culturelle.

#Pascal

Oui, oui. Donc, en un sens, vous êtes aussi un réaliste, mais pas du genre à tout réduire au pouvoir, n'est-ce pas ? Le pouvoir et le chaos. Je veux dire, il y a d'autres facteurs qui comptent vraiment. La culture compte, et la profondeur des expériences vécues par une communauté, ça compte aussi. Prenons l'exemple de l'Iran. C'est assez fascinant de voir comment l'Iran a réussi à construire sa défense de manière décentralisée — trente et un districts militaires capables de décider eux-mêmes de ce qu'ils vont cibler ou non, pour mettre en place une défense en mosaïque. Franchement, je n'ai vu aucun autre État tenter quelque chose de ce genre. Mais l'Iran semble avoir réussi, parce qu'il y a cette compréhension que ça ne va pas provoquer de réactions négatives, n'est-ce pas ? Bien sûr, il y a aussi des risques avec ce type de stratégie. Mais pour la culture stratégique iranienne, c'était quelque chose de possible. Donc, en un sens, certains réalistes diraient que, oui, ça veut dire que vous prenez aussi en compte tous ces autres facteurs plus « souples », n'est-ce pas ?

#Arta Moeini

Mais vous ne diriez pas que c'est... Non, moi non plus, je ne pense pas que ce soit ça. Je crois que la distinction entre le soft power et le hard power est aussi une erreur. J'utilise plutôt le cadre allemand. J'insiste sur la notion de pouvoir. Mais le mot **Macht**, en allemand, a une connotation très différente de la force ou de la contrainte — **Kraft**, n'est-ce pas ? La plupart des approches utilitaristes se concentrent sur la force physique. Mais le pouvoir, c'est quand je peux te faire faire quelque chose sans bouger le petit doigt. Et ça, ce n'est pas du soft power. C'est simplement du pouvoir. Vous voyez ? C'est pour ça, je pense, que les sphères civilisationnelles et les États civilisationnels sont si importants. Sur un territoire délimité — un territoire borné — ils ont du pouvoir. Ils ont du pouvoir à travers l'histoire.

Ils ont un pouvoir qui passe par les relations humaines, par les échanges entre les gens, et ça amène ceux qui vivent dans cet environnement à voir le monde d'une certaine manière. Et ça, ça leur donne beaucoup d'avantages. Ils connaissent aussi le terrain, la géographie, et la façon de défendre leurs foyers. Tout ça compte. Et puis, plus récemment, on a vu de nouveaux progrès technologiques qui permettent à ce type d'États de trouver des moyens de défendre leur territoire de façon beaucoup plus efficace, et à moindre coût. En quelque sorte, cela a rendu la guerre plus

équilibrée, plus accessible. Peut-être pas pour tous les petits États, mais pour ceux qui bénéficient de ces atouts-là : la géographie, la population et la résilience.

#Pascal

Oui, la guerre asymétrique vient de devenir encore plus asymétrique. Exactement.

#Arta Moeini

C'est devenu plus asymétrique, mais en même temps, c'est devenu une façon d'équilibrer le terrain de jeu pour les puissances intermédiaires. Et par puissances intermédiaires, j'entends des pays qui ne sont pas seulement capables de projeter leur puissance ponctuellement, n'importe où dans le monde, comme les grandes puissances, mais qui peuvent le faire de manière constante dans leur propre région. C'est ça, pour moi, la définition d'une puissance intermédiaire. Donc, l'Iran en est une, et même la Russie, à mes yeux, en est une aussi. C'est pour ça qu'on parle autant de multipolarité. Si on adopte une vision plus étroite de la multipolarité, on vit en réalité dans un système bipolaire, ce que beaucoup d'anciens de la guerre froide, ou de la génération du baby-boom, adorent, n'est-ce pas ?

Parce que ça leur permet de retrouver cette dualité du « nous contre eux ». Mais ce que je veux dire, c'est que la nouvelle ère post-unipolaire vers laquelle on se dirige va être fondamentalement différente, dans sa structure comme dans sa conception, de tout ce qu'on a connu avant. Ce n'est pas seulement que les acteurs changent. L'Union soviétique a disparu. La Russie n'est plus une grande puissance. Peut-être qu'elle fait partie des puissances intermédiaires. En revanche, la Chine, elle, est une grande puissance, parce qu'elle a la capacité de projeter sa force. Ce n'est pas seulement ça. C'est qu'on revient à quelque chose de beaucoup plus historique, et de beaucoup plus normal : la distinction entre les grandes puissances et les puissances moyennes.

Il y a une différence, mais pas énorme. Ça veut dire que les grandes puissances ne peuvent pas faire grand-chose face aux puissances moyennes. Ces puissances moyennes sont plus importantes que jamais. Et donc, à mes yeux, ces puissances régionales comptent, à l'échelle régionale, plus que les grandes puissances. Même si, si on prend un peu de recul et qu'on regarde à l'échelle mondiale, oui, la Chine et les États-Unis vont jouer un rôle important pour définir certains cadres, comme les cadres technologiques ou d'autres domaines. Mais ça ne veut pas dire qu'ils peuvent arriver et renverser les puissances moyennes, ni tout contrôler dans les régions. Leur influence sera bien moindre dans les zones éloignées.

#Pascal

En un sens, ce qui était autrefois plus simple à faire — comme projeter la puissance avec des porte-avions, par exemple — eh bien, la Marine envoyait simplement un groupe sur place, et dès que la côte était menacée, l'autre camp finissait par céder. C'est un peu comme quand les États-Unis ont

ouvert le Japon en mille huit cent cinquante-huit, ou encore, jusque dans les années deux mille, quand ils étaient prêts à utiliser leur flotte pour projeter une vraie puissance militaire, jusqu'aux côtes, puis jusque dans le détroit de Torres. Tout ça, aujourd'hui, ça disparaît un peu, non ? Du coup, la périphérie immédiate de ces puissances intermédiaires dépend beaucoup plus d'elles-mêmes qu'avant. C'est ça, la nouvelle multipolarité avec laquelle on doit composer ? Pas tout le monde sur un pied d'égalité, non, les rapports de force restent inégaux, mais ceux qui sont proches de chez eux ont vu leurs capacités augmenter. Oui.

#Arta Moeini

Mais je pense que, justement, c'est pour ça que j'utilise le terme « multi-nodalité » plutôt que « multi-polarité ». Jess Freeman préfère aussi largement le terme « multi-nodal ». Oui. Pourquoi « nodal » et pas « polaire » ? À cause de tout le bagage qu'on traîne avec la notion de polarité. Parce que la polarité est profondément liée au néoréalisme. Exactement. Et je pense que cette approche, disons, plus holistique du réalisme... certains diraient peut-être : « Ah, est-ce que c'est du réalisme néoclassique ? » Non, pas du tout. Parce qu'elle ne se concentre pas uniquement sur les facteurs internes. Elle s'intéresse à l'ensemble, elle veut repenser les fondements mêmes de ce qu'est l'acteur dans le système international, dans le système global... qui, d'ailleurs, n'est plus vraiment un système.

En fait, il s'agit de plusieurs systèmes. La multi-modalité permet justement de passer d'un seul système à plusieurs systèmes. Ce n'est plus d'un monde dont on parle, mais de plusieurs mondes. Chaque monde existe en soi — le monde chinois, le monde américain, le monde perse, le monde turcique. Ce sont des mondes différents. Et dans la mesure où l'Amérique ou la Chine peuvent verrouiller leurs régions, ce sont des grandes puissances. Mais la Russie, l'Iran, la Turquie, l'Indonésie... ce sont d'autres puissances intermédiaires, qui vont jouer un rôle très important et avoir une réelle influence dans leurs propres sphères historiques. On est de retour à une politique des royaumes, oui.

#Pascal

Alors... vous savez, dans d'autres cultures stratégiques — les Indiens, Kautilya — on trouvait plutôt une théorie du mandala dans les relations internationales, avec des projections vers l'extérieur en cercles concentriques. Est-ce qu'on se dirige vers quelque chose de ce genre ? Et qu'est-ce que ça change pour ces espaces qui se chevauchent ? Ce qui est vraiment intéressant en ce moment, c'est ce qui s'est passé avec les États du Golfe. Oui. Évidemment, ils n'aiment pas ça, mais ils se retrouvent maintenant un peu en périphérie. Il y a toujours une périphérie, non ? Pour moi, du point de vue des études sur la neutralité, la chose la plus évidente à prévoir, c'est qu'à la fin de ce processus, ces régions seront de facto ou de jure neutres, neutralisées. Parce que c'est la seule manière pour elles de rester ce qu'elles sont, dans la position qu'elles occupent, sans être absorbées

par l'un ou par l'autre camp — ce qui, pour l'instant, semble tout simplement impossible. Les forces s'annulent entre elles. Mais en même temps, il n'est plus possible non plus de simplement faire partie de l'empire étendu des États-Unis et de survivre ainsi. Vous, comment vous voyez ça ?

#Arta Moeini

Je suis tout à fait d'accord avec vous. Écoutez, d'abord, si notre institut accorde une telle importance à la neutralité, c'est parce qu'on considère que c'est un élément essentiel du débat. C'est d'ailleurs comme ça qu'on a commencé à en parler, au départ. La neutralité, elle se joue toujours aux marges des empires, dans les zones d'influence des grandes civilisations. Évidemment, on ne peut pas s'attendre à ce que la Chine, l'Amérique, l'Iran ou la Turquie soient neutres. Mais on s'attend à ce que les pays qui se trouvent à leurs frontières le deviennent. Et ça, c'est quelque chose qui, historiquement, a toujours été très... On en parlait justement avant l'émission, à propos de la Suisse, de la Belgique, de l'Autriche, pendant la conférence où on était. Pourquoi ces pays, à différentes époques de l'histoire, ont-ils choisi la neutralité, n'est-ce pas ? Et il faut ajouter que, dans les cercles atlantistes, le mot "neutralité" a vraiment mauvaise réputation.

#Pascal

Oui, ils détestent ça.

#Arta Moeini

Ils détestent ça. Ils détestent la neutralité, parce que pour eux, la neutralité, c'est de la capitulation, c'est de l'apaisement, c'est le mal. Mais la neutralité, c'est justement ce qui permet à ces petits États de se protéger des excès, ou disons, de ne pas trop s'approcher du soleil, des grandes puissances. Et ce que j'ai dit, encore une fois, en revenant au fait qu'on parle ici d'un cadre réaliste — pas d'un cadre égalitaire, d'accord ? Donc, ce n'est pas une approche libérale institutionnaliste où l'on pense que tous les États sont égaux. Non, ils ne le sont pas. Et aucune quantité d'institutions multilatérales ou de traités de l'ONU ne peut les rendre égaux. Les États sont fondamentalement inégaux, et c'est précisément pour ça que la neutralité est une stratégie de survie essentielle pour ces pays.

Alors, les États qui, historiquement, ont vraiment eu un bon bilan en matière de neutralité, ce sont les nations organiques de l'histoire — des États comme la Géorgie, d'où on enregistre, ou encore Oman. Ce sont des royaumes. Ce ne sont pas des pays inventés, pas des États artificiels comme les Émirats arabes unis, créés après la Seconde Guerre mondiale, d'accord ? Non, ceux-là ont une expérience, une culture stratégique fondée sur la neutralité. J'espère que les auditeurs comprennent ce que je veux dire : il y a des États organiques et des États artificiels, et ça fait une vraie différence. Les États organiques — donc, il existe des nations qui se sont formées de manière naturelle, et presque toutes ces nations... Vous voulez dire enracinées dans la géographie ? Oui, enracinées dans leur position géographique, au cœur des échanges.

#Pascal

Oui.

#Arta Moeini

Être dans des zones précises, à la croisée des chemins ou sur une ligne de fracture. Si on joue bien ses cartes, on peut devenir un royaume neutre. La Corée en est un autre exemple, tout près d'ici. Entre deux États plus grands et plus puissants — surtout la Chine —, la Corée a longtemps été sous la suzeraineté de la Chine, mais aussi du Japon plus tard, quand le Japon est passé d'un État-nation assez isolé à une puissance qui cherchait à s'affirmer davantage. Donc la Corée, c'est un cas très... Et vous voyez, ces endroits ont leurs propres coutumes et traditions. Ce ne sont pas des civilisations à proprement parler, mais ils sont intéressants. Ce sont de vraies nations. La Hongrie, c'en est un autre exemple.

Pourquoi la Hongrie... pourquoi la Hongrie a-t-elle autant insisté sur la neutralité, entre le côté européen de son héritage et le côté plus est-européen, voire russe, de l'équation ? Parce que la Hongrie a cette expérience d'être vraiment au milieu, de jouer avec les deux camps, d'être à la fois allemande et russe sans être ni l'un ni l'autre, d'être complètement unique. Donc, ce que je veux dire, c'est que tout ça, ce n'est pas une question d'Orbán. Ça n'a jamais été une question d'Orbán. C'est une question de culture stratégique, celle de la Hongrie. Et les Hongrois, quels qu'ils soient, qui découvrent cela et qui le protègent, seront reconnus comme des patriotes. Et ceux qui y renoncent, d'un côté ou de l'autre, renoncent en réalité à tout le pays.

#Pascal

Donc, tu es condamné à jouer sur les deux tableaux, non ? C'est dans la nature même de ce que tu essaies de défendre, alors.

#Arta Moeini

Vous défendez une existence sui generis, que vous avez réussi, d'une certaine manière, à faire tenir dans les zones frontalières des empires. L'alternative, c'est de devenir une Ukraine. Et une Ukraine, un Taïwan, voire même Israël — ce sont des États qui ont été, et qui sont encore, utilisés dans une sorte de dialectique avec les grandes puissances, pour déséquilibrer et détruire l'harmonie des structures régionales, au profit de la grande puissance extérieure. Ils pensent que c'est la meilleure façon de se protéger. Et pourtant, s'ils persistent dans cette voie, ils finiront par disparaître. Vous voyez bien ce qui se passe avec l'Ukraine, non ? Des millions de morts, des millions de personnes parties, l'Est a disparu, et Zelensky en porte la responsabilité.

#Pascal

Et tout le monde le savait, c'était absolument clair depuis les années quatre-vingt-dix, quand l'Ukraine est sortie de l'Union soviétique. La seule façon pour l'Ukraine d'être prospère, c'était d'être neutre. C'est pour ça qu'ils l'ont inscrit dans la Constitution dès mille neuf cent quatre-vingt-quinze. C'était clair pour le peuple. C'était clair aussi pour beaucoup de réalistes, et d'autres encore, qui disaient : non, ce pays doit rester neutre, d'accord ? Ni d'un côté, ni de l'autre, mais un pont capable de dialoguer avec les deux. Et on y était presque. On y était presque. En deux mille quatorze, tout ça a été défait, balayé. Ianoukovitch était neutraliste. Oui, il l'était. Et on y était presque à nouveau en deux mille vingt-deux, juste après tout le chaos qui s'est déclenché. Les discussions d'Istanbul — enfin, ils tournaient autour du sujet — auraient pu régler la situation. Et puis cette solution a été détruite par ceux qui pensaient : non, il faut aller jusqu'au bout du combat.

#Arta Moeini

Oui, c'est ça dont je parlais... tu as commencé à évoquer mon rôle. En tant que directeur général de l'Institut pour la Paix et la Diplomatie, et aussi directeur de la recherche, mon travail consiste, en gros, à essayer de comprendre quels sont ces schémas, ces tropes idéologiques qui nous ont aveuglés, aux États-Unis, au point d'adopter des politiques... franchement, insensées, stupides. Et très inhumaines. Bon, encore une fois, je suis un réaliste, donc ce n'est pas le cœur du sujet. D'accord, disons "stupides" dans le sens où... stupides dans le sens où elles vont à l'encontre de l'intérêt national américain. Encore une fois, beaucoup de gens peuvent dire beaucoup de choses sur Israël. Ce n'est pas mon sujet. Ce qui compte ici, c'est que la relation entre les États-Unis et Israël va à l'encontre de l'intérêt américain. Point final. Le reste n'entre pas dans la discussion réaliste.

#Pascal

Brian Verrett ne serait pas d'accord avec vous. Il dirait plutôt : non, en fait, c'est les États-Unis qui se servent d'Israël pour mener une politique hégémonique en Asie de l'Ouest, et pour continuer à avancer, encore et encore. Peu importe combien de gens meurent, puisque ce ne sont pas des Américains qui meurent. Ce sont les autres qui meurent à leur place. Au pire, ce seront des Israéliens qui mourront. Mais, stratégiquement, ça reste avantageux d'affaiblir tout le monde, sur tous les fronts, pour finir par briser le système.

#Arta Moeini

Oui, je suis d'accord avec le cadre général. L'Amérique, depuis cette époque... enfin, c'est justement le sujet d'un article sur lequel je travaille en ce moment. Depuis les années soixante-dix, depuis la chute de Nixon — si on peut appeler ça comme ça — la stratégie américaine a changé. Et Brzezinski en est en partie responsable. Tout a vraiment commencé avec l'administration Carter. D'ailleurs, c'étaient eux, les premiers néoconservateurs. Ensuite, ça a un peu glissé vers l'administration Reagan. La stratégie consistait à utiliser ces petits États comme des sortes de leviers régionaux, des

contreponds, si on veut employer ce mot... mais en réalité, ils ne peuvent pas équilibrer quoi que ce soit. Ce sont plutôt des perturbateurs régionaux. On les place dans certaines zones, et notre but, c'est de perturber et de déstabiliser l'ensemble de ces régions.

Et si ces régions sont déstabilisées, alors, d'une certaine manière, on peut s'assurer qu'on reste toujours en position de force. Parce que si toutes les régions du monde sont déstabilisées — et là, d'ailleurs, on rejoint la théorie de John —, le réalisme offensif dit qu'il est dans ton intérêt qu'aucune autre région, en dehors de la tienne, ne devienne une puissance dominante. C'est pour ça que je pense que c'est une théorie fondamentalement erronée. Parce que si on pousse ce raisonnement jusqu'au bout — alors peut-être que si John était ici, il dirait : non, je ne pense pas que l'Amérique doive intervenir dans ces régions —, mais dans les faits, quelqu'un, à un moment donné, a décidé, sur des bases très similaires, en s'inspirant peut-être du réalisme offensif, que oui, John avait raison. Et que ça ne devait pas arriver.

Alors, quelle est la meilleure façon de faire ça ? C'est de lancer ces grenades dans ces régions. Et ces grenades... elles se sont profondément enracinées dans la structure de sécurité américaine, dans l'establishment américain. Le problème avec Israël, c'est qu'à un moment donné, cette relation s'est inversée. Mais l'Ukraine, c'est un exemple parfait d'une relation plus récente, où l'État ukrainien est utilisé pour, de toute évidence, ensanglanter la Russie et déstabiliser toute cette région. Taïwan pourrait en être un autre. Donc, il y a deux questions. La première, c'est : est-ce que c'est insensé pour l'Amérique de faire ça ? Moi, je dis oui. Je pense que c'est contraire à nos intérêts. On dépense des milliards de dollars dans ce genre de projets. Ça ne sert pas le peuple américain. Et, franchement, ce qui se passe dans les coins reculés de l'Europe de l'Est, ça n'a aucune importance pour les Américains, point final.

Taïwan, pour l'Amérique, ça n'a pas vraiment d'importance. Ça, c'est une chose. Mais ensuite, il y a le deuxième point : ce sont de petits États qui, au fond, ne peuvent pas vraiment se défendre seuls. Ils ont besoin du soutien et de la générosité des États-Unis. Et du coup, ça crée une relation très malsaine, où ils ont intérêt à ce que l'Amérique s'implique davantage dans leurs guerres. Et c'est là que ça devient mauvais aussi pour l'Amérique, parce qu'on peut très facilement se retrouver entraîné dans une guerre mondiale, en tant qu'Américains. Donc, sur ce point, je ne suis pas d'accord avec ce que disait Brian. Voilà, ça, c'est le côté américain de l'équation.

Je pense qu'il faut éviter ce genre d'États comme la peste. Maintenant, si on parle du Japon... Est-ce que c'est bénéfique pour l'Amérique d'avoir une alliance avec le Japon ? Là, c'est une toute autre histoire. Le Japon est une puissance moyenne. C'est un pays capable de se maintenir et de rester résilient, indépendamment de ce que nous faisons vis-à-vis du Japon. Donc, on ne fait que renforcer sa position avec notre technologie ou notre soutien logistique. C'est vraiment différent. On n'aura jamais à mener une guerre réelle pour le Japon, comme on a dû le faire, ou comme on devra peut-être le faire un jour, pour Israël ou pour l'Ukraine. Voilà, ça, c'était pour la partie des grandes puissances.

Du côté des bénéficiaires, du côté des plus petits, du côté des petits États... si j'étais Israélien, je ne ferais pas ça, d'accord ? Si j'étais Ukrainien, je ne le ferais pas non plus. Si je venais d'un petit État, comme les Émirats arabes unis, il serait dans mon intérêt direct de rester neutre. Et pourtant... au final, quand la guerre éclate, c'est vous qui la menez. C'est vous qui en payez le prix. C'est vous qui êtes détruits. Votre État tout entier peut disparaître. Vous pouvez devenir un État non viable, perdre toute capacité à fonctionner, devenir un État en échec. Tout ça peut arriver. C'est possible, on le voit en Ukraine.

#Pascal

Oui, mais c'est justement pour ça... C'est pour ça que, à chaque fois que les réalistes sont obligés de dire que ça n'a aucun sens, c'est le moment où il faut admettre qu'il se passe des choses qu'on ne peut pas expliquer simplement par ce qui est bon pour... enfin, pour l'intérêt national, non ? Donc, les gens prennent des décisions sur d'autres bases : sur des réseaux d'élites, sur des loyautés différentes, sur la provenance de l'argent, et sur le fait qu'ils savent qu'ils auront toujours un endroit où se réfugier. Alors, dans ce sens-là, est-ce qu'on peut vraiment continuer à réduire tout ça à ce qui serait bon pour l'État-nation, en partant du principe que c'est comme ça que les décisions sont prises ? Parce que, quand on regarde la situation, c'est évident : l'Ukraine, c'est un cas typique. L'État commerçant ne prend pas, et ne reçoit pas, ce qui a le plus de sens pour l'intérêt national de l'Ukraine, si on reste dans le cadre d'analyse qu'on utilise pour comprendre ce conflit.

#Arta Moeini

Oui, c'est vrai, mais il y a deux ou trois raisons à ça. D'abord, on est intervenus dans ces pays. Comme tu l'as mentionné, Yanoukovitch. Le Maidan, c'était un coup d'État. Et ça, plusieurs sources l'ont reconnu, non ? Le scénario est très similaire. Ils ont essayé la même chose en Iran il y a seulement quelques mois. Et encore une fois, peu importe qu'il y ait des millions d'Ukrainiens qui, peut-être, voulaient se rapprocher de l'Europe. Aujourd'hui, il y a beaucoup d'Iraniens qui veulent se rapprocher de l'Amérique. Mais ça, c'est indépendant du fait que les États-Unis s'en mêlent, tu vois ? Un coup d'État, c'est une mauvaise chose quand on intervient. Donc je pense qu'en faisant ça... on retire en fait la capacité de ces peuples à décider de ce qui se serait passé naturellement.

Et c'est là tout mon point : ça finit toujours par se retourner contre eux. Alors, c'est une chose de dire que les Ukrainiens ou les Iraniens sont simplement égarés et qu'ils veulent se ranger du côté de l'Occident. Par exemple, dans le Golfe persique, ces petits États du Golfe ont décidé qu'il était dans leur intérêt de se rapprocher de l'Amérique. Nous n'avons pas installé ces dirigeants, même si, peut-être, à une certaine époque, il y a plusieurs décennies, on l'a fait. Mais ces gens étaient là, et c'est eux qui ont pris cette décision. Disons donc que c'était une décision authentique. Eh bien, c'était une mauvaise décision. C'est une mauvaise décision, parce que dans les régions extérieures, en dehors de l'Occident, et surtout en dehors de l'Amérique, il y a une mauvaise évaluation du niveau réel de la puissance américaine et de ses engagements — de ce que l'Amérique peut réellement faire pour vous.

Ils ont misé dessus, ils ont parié là-dessus, et ça s'est retourné contre eux. Et donc aujourd'hui, l'État du Qatar, l'État d'Arabie saoudite s'éloignent de cet accord. Les Émirats arabes unis ou le Koweït peuvent être têtus, mais ils finiront bien par comprendre, comme l'Ukraine et d'autres pays l'ont déjà compris. Avoir une présence militaire américaine sur son territoire, c'est un fardeau, pas une force de sécurité. Et ce n'est pas seulement au Moyen-Orient, c'est partout. On s'expose soi-même. Le simple fait d'avoir des troupes américaines dans sa région, dans son pays, provoque l'hostilité du grand voisin que l'on a au nord, à l'est, au sud, ou ailleurs. Autrement dit, on crée les conditions d'une confrontation qui finira par se retourner contre soi.

#Pascal

Et toute cette idée selon laquelle ces bases militaires vont vous protéger, quand on est une puissance moyenne ou petite, ça ne tient que si on est vraiment convaincu que, ah non, ces systèmes sont excellents, qu'ils peuvent abattre tout ce qui approche. Mais ce qu'on découvre aujourd'hui, c'est que, quand ils le peuvent, oui, ils le font, mais au fond, ils ne servent qu'à provoquer le grand voisin, et à mettre la cible directement sur vous. Je me demande combien de temps il faudra pour que ça fasse tilt au Japon, et ailleurs dans le monde. Mais je pense que ça finira par arriver. Pour l'Europe, je ne suis pas très sûr, parce que tout y est tellement imbriqué que c'est un peu différent.

#Arta Moeini

L'Europe, c'est une autre histoire. C'est une histoire qui a aussi à voir avec un autre facteur, un facteur sociologique. Les Européens, eux, se voient comme faisant partie de ce réseau de séduction, oui, de la grande cour de l'empire américain, en quelque sorte. Les Européens vont aux États-Unis, ils y étudient, puis ils reviennent. Et du coup, ils ont l'impression d'incarner le monde international. En fait, ils représentent un peu l'empire américain. C'est pour ça que c'est si compliqué pour eux de parler d'autonomie stratégique, et que ça n'avance jamais vraiment. Parce que si on écoute les discours de beaucoup de dirigeants européens, on les entend parfois dire "nous" quand ils parlent de l'Amérique.

#Pascal

Oui.

#Arta Moeini

Et c'est un lapsus freudien. Ce n'est pas nous. L'Europe et l'Amérique sont deux entités fondamentalement différentes. Je dirais même que ce sont deux mondes distincts. Elles n'ont pas les

mêmes priorités stratégiques, ni la même culture stratégique. Et même à l'intérieur de l'Europe, il y a des différences. Par exemple, la France et l'Allemagne, ou la France et la Pologne, sont fondamentalement différentes.

#Pascal

Oui, mais c'est exactement ce que des décennies et des décennies de ce genre de récit finissent par produire, non ? Quand on pense que, dans l'OTAN, ah oui, chaque pays est égal. Dans l'OTAN, bien sûr. Oui, bien sûr. Non, l'OTAN, et on le sait depuis le début, a toujours eu plusieurs objectifs. Comme l'a dit Eastman Hastings, l'OTAN est là pour tenir les Russes à l'écart, garder les Américains à l'intérieur, et maintenir les Allemands sous contrôle, n'est-ce pas ? Et toutes ces choses ont été des actions importantes. Et on voit bien aujourd'hui comment cet équilibre est en train de changer.

#Arta Moeini

Sauf que, dans le fond, ce sont surtout les Allemands qui se freinent eux-mêmes, donc ils n'ont pas grand-chose à faire.

#Pascal

Oui, ils sont en train de changer ça maintenant, mais pas forcément pour le mieux. Et ça va provoquer des réactions en chaîne dans les autres États. Quelqu'un me faisait remarquer, je crois que j'avais deviné un peu, qu'on se retrouve maintenant avec une situation où le Royaume-Uni a signé un accord de défense séparé avec la Pologne. Purement symbolique, certes, mais symbolique quand même. Contre qui fait-on un accord de défense entre le Royaume-Uni et la Pologne ? Évidemment, il n'y a qu'un seul grand éléphant dans la pièce que ça peut viser. Et ce genre de logique va recommencer. Je veux dire, on va revoir beaucoup de...

#Arta Moeini

Des responsables politiques allemands comme Baerbock ou von der Leyen, à mes yeux, n'ont aucune compréhension de ce qu'est vraiment l'Allemagne. Ils sont complètement imprégnés d'américanisme. C'est dommage, parce que si vous compreniez vraiment quels sont vos propres intérêts stratégiques, vous agiriez de manière très différente.

#Pascal

Mais même là, le problème, c'était : qui est ce « vous » ? On sait qu'au début de la guerre froide, il y a eu, en mille neuf cent cinquante-deux, une proposition pour une Allemagne unifiée, dans un cadre de neutralité. C'était sur la table. Adenauer a dit non. Et il a dit non parce qu'une Allemagne unifiée

aurait sans doute signifié la fin de son pouvoir, non ? Donc, pour lui, la décision la plus rationnelle, c'était de convaincre les Américains de dire, bien sûr, non, absolument pas à ce genre d'accord. Est-ce que ça aurait été bon pour la nation allemande ? Oui, ça aurait été bon pour Adenauer, ça, c'est sûr.

#Arta Moeini

Donc oui, il y a clairement des élites. Elles ont leurs propres opinions politiques, et ça compte. Mais au fond, je pense que les élites viennent du peuple. Je crois aussi qu'il existe des réseaux de relations entre certaines personnes, un groupe d'élites qui agit à l'échelle transnationale. Elles veulent aller aux mêmes soirées, écrire dans les mêmes magazines. C'est un mécanisme de prestige, c'est ça que je veux dire. Ce n'est pas un complot. Ce n'est pas qu'elles se réunissent pour faire quelque chose de précis. C'est plus profondément humain. On a envie de... de s'aligner, de se conformer aux normes de son propre groupe. Et elles, c'est un type particulier d'animal. Des communautés épistémiques. Oui. Qui avancent naturellement dans la même direction. Très bonne expression. Exactement, ce sont des communautés épistémiques.

Peu importe d'où ils viennent, une fois qu'on est endoctriné dans cette communauté, on progresse dans une sorte de pensée de groupe. Oui. Et le problème, c'est que ces pensées de groupe sont fondamentalement idéologiques. Voire même mythiques. Elles trouvent leurs racines dans l'après-guerre. Elles reposent sur une vision intériorisée de l'exceptionnalisme américain, qui n'existe pas dans la réalité. Donc tout ça, c'est une série de... ou alors ils croient à une autre invention, une création complètement fautive, qu'on appelle la civilisation judéo-chrétienne occidentale. Ça n'existe pas. Il n'y a pas de civilisation judéo-chrétienne. C'est un terme entièrement inventé. Un terme inventé pour justifier, encore une fois, notre relation stratégique avec Israël. Il y a tellement, encore aujourd'hui, tellement de jargon et de baratin qui passent pour des discussions sérieuses.

#Pascal

Et c'est justement notre rôle, de déconstruire ce genre de biais. C'est pour ça que je suis content qu'on ait des conférences et d'autres espaces pour travailler là-dessus ensemble, et qu'on puisse aussi le faire à travers nos différents réseaux. Alors, Arta, tu veux ajouter quelque chose à cette discussion ?

#Arta Moeini

Je dirais simplement que, vous savez, je pense que le monde est à l'un de ses moments les plus décisifs. Tout ce dont on a parlé, l'ancien ordre, est en train de disparaître. Il s'effondre sous nos yeux. Tout a commencé, en quelque sorte, avec l'Ukraine. Mais la guerre en Iran, selon moi, en est l'aboutissement. Quand tout cela sera terminé, on verra émerger un monde différent, dont les contours ne sont pas encore vraiment clairs aujourd'hui.

Mais on va entrer dans un monde post-unipolaire, et je dirais même post-global, où la mondialisation, le néolibéralisme, toutes ces conditions matérielles seront beaucoup plus régionalisées. Le monde lui-même, sur le plan stratégique et géopolitique, sera bien plus régionalisé, et les cultures, les civilisations, deviendront les unités d'analyse les plus importantes, remplaçant l'État-nation comme acteur principal à l'avenir. Pas dans un an, deux ans ou cinq ans, mais au fil de cette transformation qui mènera à un nouvel ordre. Le jeu va donc changer, et il nous faudra trouver de nouvelles approches, une nouvelle compréhension de la diplomatie et de la coexistence, dans un monde défini par un pluralisme culturel mondial et une véritable diversité des peuples et des nations.

#Pascal

Poursuivons la recherche de cette nouvelle forme de diplomatie. Artem Moen, merci beaucoup pour le temps que vous nous avez accordé aujourd'hui.

#Arta Moeini

Merci.

#Pascal

Santé.